Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 2 (1908)

Artikel: La crise actuelle de la morale
Autor: Milloud, M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-751114

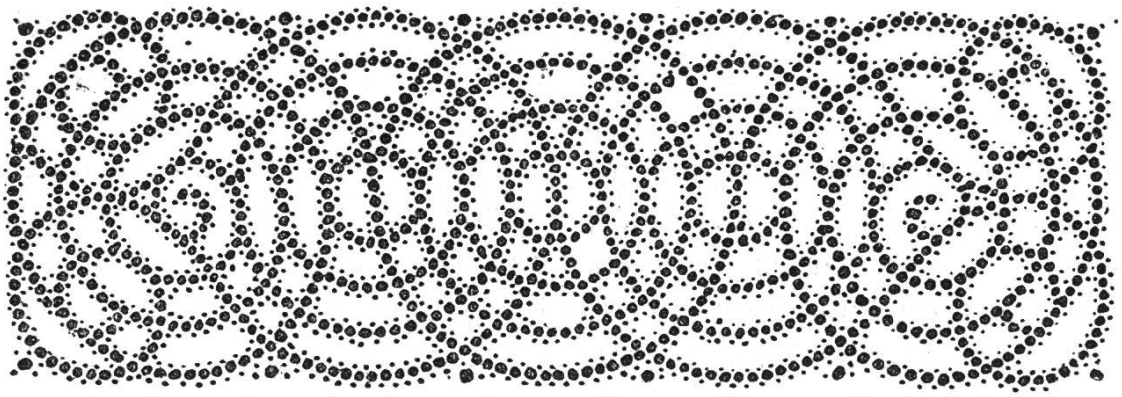
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



LA CRISE ACTUELLE DE LA MORALE

Il y a des crises intellectuelles.

Elles se produisent dans les époques où le système usuel des connaissances se délie, où les notions fondamentales semblent ébranlées, où la conception commune du monde, de la vie, de l'humanité, de la destinée, se disloque sous l'effort de la critique. Il ne faudrait pas croire que de pareilles révolutions soient fort rares dans l'histoire des idées, ni qu'elles demeurent sans influence sur les conditions générales de la vie. Elles ont, au contraire, pour conséquence un relâchement de l'esprit public, une désorganisation de la mentalité commune. Moins subites, moins apparentes que les crises politiques, économiques ou sociales, les crises intellectuelles peuvent être profondes et les progrès de la civilisation n'en ont pas rendu les effets moins sensibles ni moins difficiles à conjurer. Il n'est pas certain que l'instruction suffise pour nous préserver de ces troubles ou seulement qu'elle contribue plutôt à les apaiser qu'à les produire.

Les crises intellectuelles sont d'ailleurs un sujet fort peu connu. Je ne sais aucun auteur qui les ait étudiées pour elles-mêmes et les ait envisagées dans leurs causes, dans leur nature et dans leurs effets. Elles ne sont pas sans analogies avec les crises économiques. Elles ont aussi une sorte de rythme, à plus grands intervalles, avec de plus amples oscillations. Mais je n'oserais essayer d'en décrire la courbe.

Quant à leurs causes, nous ne savons pas si les crises intellectuelles sont déterminées par l'action de forces internes au sein d'une nation, ou par la rencontre de deux peuples de cul-

ture inégale. Nous ne savons même pas si elles sont un accident, une maladie du corps social ou un phénomène normal, la recherche d'une adaptation à de nouvelles conditions d'existence, si l'on ne court pas de plus grands périls en les détournant qu'en s'efforçant de les diriger, si, par exemple, un pays transformé artificiellement par la volonté d'une élite, comme le Japon, ne verra pas quelque jour un réveil des plus vieux instincts avec toutes les fureurs d'une réaction populaire.

Nous ne savons pas si les crises intellectuelles précèdent ou suivent les troubles politiques et sociaux. La plus ancienne que nous connaissions, du moins avec un peu de certitude, eut lieu pendant la guerre du Péloponnèse et immédiatement après. Les historiens n'y ont rien compris jusque dans les dernières années du XIXe siècle et ont enseigné qu'une poignée de professeurs de philosophie appelés sophistes avaient réussi à corrompre l'esprit grec dans sa fleur, entre le moment où le monde hellénique avait suscité Eschyle, Anaxagore et Phidias, et celui où il allait produire Thucydide, Platon et Démosthènes.

Cette crise, grâce à l'étroitesse de son théâtre, est une des plus nettes que nous connaissions; mais c'est aussi l'exiguité d'une scène où tout se trouve resserré et confondu qui nous rend malaisée l'analyse des causes.

Après celle-là, les plus considérables sont celles du XVIe et du XVIIIe siècle. Ici les explications ne nous manquent pas, mais nous ne savons comment choisir entre elles. Les faits dominants sont divers et nombreux, par exemple l'affermissement du pouvoir royal, qui assure en certains cas, une protection efficace à celui qui brave l'autorité de Rome; les grandes découvertes, les inventions, qui enflamment l'imagination et l'esprit d'aventures; l'établissement de communications et d'échanges entre des points de l'Europe très éloignés, comme il arrive dans la vaste monarchie de Charles-Quint, ce qui développe l'habitude des comparaisons et la hardiesse de la critique. Ajoutez à cela ce que nul ne peut prévoir, l'apparition d'esprits nouveaux et puissants, les Copernic, les Giordano Bruno au XVIe siècle; au XVIIIe les Montesquieu, les Diderot, les Rousseau. Il faudra beaucoup de temps pour qu'on arrive à discerner les conditions déterminantes parmi tant de circonstances que l'histoire nous découvre.

Nous en savons un peu plus, heureusement, sur la nature des crises intellectuelles que sur leurs causes. Elles se déclarent à l'éveil de la réflexion quand la réflexion, au lieu de s'accorder avec les habitudes anciennes et de les fortifier, les contredit.

Ce point est essentiel. Essayons de le fixer. Je ne veux pas dire qu'il y a crise quand les hommes ne sont pas d'accord; ce serait là une vérité de La Palisse, et comme il arrive souvent des vérités de La Palisse, cette vérité serait une erreur. Il n'est pas vrai qu'il y ait crise toutes les fois qu'il y a divergence d'opinion entre les savants ou dans le public. Il y a souvent désaccord en matière de science, très souvent en politique, toujours en philosophie. Les crises ne sont pas aussi fréquentes. La crise est un phénomène d'un genre particulier, reconnaissable à des signes distinctifs et à des effets spéciaux. Elle s'annonce par un malaise des esprits, fait d'inquiétude et de curiosité; elle engendre des discussions sans cesse renaissantes, aussi diverses par les sujets que semblables par la forme et les procédés. Elle est moins une contradiction des hommes entre eux que de chacun d'eux avec soi-même; elle porte ce double caractère: une débauche de raisonnements et un affaiblissement de l'autorité dans tous les ordres de la pensée, car elle consiste dans une exaspération du besoin de comprendre, qui n'est pas celui de s'entendre avec les autres hommes, mais celui de rattacher toutes nos idées à des principes évidents; c'est un déchaînement de l'appétit rationnel qui s'attaque à tout ce qui n'existe dans notre esprit que par droit d'usage et par possession d'état, à tout ce qui est établi par la tradition, soutenu par l'habitude et consacré par le respect.

Si vous comparez le Ve siècle grec et le XVIIIe siècle de notre ère avec ceux qui les ont précédés, vous constaterez que, dans ces deux périodes, non seulement on discute davantage, mais encore on discute autrement. Ce qui est caractéristique, c'est l'intensité de ce qu'on pourrait appeler le besoin rationnel. On procède à un inventaire et à une vérification des idées reçues. On remet en question jusqu'aux principes. On se propose moins de faire triompher certaines vérités nouvelles que de soumettre à une épreuve rigoureuse ce qui était tenu communément pour vrai.

On n'a pas besoin d'un programme. Les sophistes ne formaient pas une école. Les collaborateurs de l'Encyclopédie ne

s'entendaient que sur peu de points. Mais on était inébranlable sur les exigences de la raison en toute matière, sans avoir défini la raison, sans être convenus des marques de l'erreur, ni des signes irréfutables de la vérité.

Je ne porte point de jugement. Un fait si général, qui se produit dans chacune des phases principales de la civilisation, doit tenir à quelque nécessité profonde de l'histoire. Il arrive à chacun de nous de faire ses comptes, ne fût-ce que pour écarter la fausse monnaie qui se serait glissée dans ses poches par la distraction de ses concitoyens. Les idées aussi sont un moyen d'échange; elles servent au commerce des esprits; quand elles ont circulé de génération en génération, quand des importations de toutes provenances en varient les types et en augmentent la quantité; quand on en trouve qui ont perdu leur effigie et leur poids, tandis que d'autres ne les ont jamais eus, il peut être bon, il peut-être utile, peut-être est-il nécessaire de les rappeler sans distinction au contrôle, d'en refondre la plupart et d'établir un modèle commun ou des conditions uniformes qui soient une garantie de leur valeur.

Seulement il n'est pas sûr que toutes nos idées résistent à l'opération. C'est par là que les effets d'une crise intellectuelle sont toujours considérables et quelquefois dangereux. Dans chaque époque, on vit d'un petit nombre d'idées qu'on peut démontrer et d'une foule d'autres fondées sur la tradition, reçues d'autorité, mises hors des disputes par un consentement tacite et qui tirent de ce caractère sacré une grandeur qui tient lieu d'évidence. Ces opinions, généralement acceptées et qui ne portent point la marque des vérités rationnelles, ne sont pas seulement des croyances religieuses. On admet l'excellence de tel régime politique, la supériorité de telle organisation sociale, la légitimité de certaines règles de la conduite. Que le Grec pût à bon droit asservir le barbare, que le protestant et le juif fussent frappés de mort civile, que l'homme blanc eût qualité pour réduire l'homme noir en esclavage, autant de manières de voir qui ont été longtemps incontestables.

La force de ces opinions ne vient pas de leur vérité, mais leur vérité apparente vient de leur force et leur force vient de ce qu'elles sont communes. Il y a des opinions communes parce

qu'on veut vivre en société et que la société est impossible sans unité morale, sans une entente, sans une ressemblance entre ceux qui la composent. Les grands courants qui, par intervalles, traversent une nation, n'ont pas d'autre origine: la renaissance religieuse en France à l'issue de la Révolution, l'éveil du sentiment national en Allemagne après l'épopée napoléonienne, les mouvements de centralisation politique et tous les impérialismes, dans le moment où ils ont la faveur du public. Autant de réactions de la société sur l'individu. Le proverbe dit: qui se ressemble, s'assemble. Il serait plus exact de dire: le nécessité de s'assembler fait qu'on cherche à se ressembler.

Rien ne fait mieux voir que les crises intellectuelles même prolongées sont des crises, des états violents et transitoires. Dans un milieu homogène, le besoin rationnel agit à la manière d'un explosif. Il désagrège. C'est là le propre de son action. La préoccupation qu'il fait naître, le trouble qu'il cause est de telle sorte que, par de là le sujet de la dispute, ce qui est en jeu, ce qui est menacé, c'est l'unité morale. Supposez la crise intense et générale, comme à Athènes dans la seconde moitié du Ve siècle: la vie publique devient incohérente. Plus d'évolution continue du savoir, ni des institutions, ni des sentiments moraux. Car tout progrès suppose une adhésion à des résultats acquis, et en quelque sorte un consentement de fait, sinon de la déférence à l'autorité des principes. Mais il n'y a ni déférence ni consentement; et dans l'attente de cette parfaite évidence qui, depuis que l'homme raisonne, ne s'est faite en aucun problème concret, il ne subsiste que des volontés individuelles avec une dispersion et une opposition universelle des efforts, et le spectacle contradictoire de l'immobilité dans l'agitation.

Telle fut la période des sophistes, tels furent à plusieurs égards le XVe siècle italien, le XVIe siècle allemand à ses débuts, et la fin du XVIIIe siècle français. Le besoin rationnel n'est pas la cause, il est le symptôme, l'expression de la tendance dissociante.

Mais l'histoire ne se répète pas. Ce qui fait la différence des crises intellectuelles du monde ancien à celles du monde moderne, c'est ce qu'on pourrait appeler la division des fonctions mentales. Pourquoi éprouvons-nous un

malaise à la pensée d'un rapprochement entre une loi de la mécanique, par exemple, et une doctrine religieuse? C'est que nous sommes accoutumés à classer nos idées sous plusieurs catégories; nous distinguons et il est probable que nous distinguerons toujours plus nettement entre nos conceptions de l'ordre juridique, religieux, scientifique, esthétique, moral. Plus vous remonterez le cours de l'histoire plus vous verrez ces divers ordres de la pensée se rapprocher, puis s'enchevêtrer et enfin se confondre dans l'indistinction primitive. A l'exception peut-être du fameux et obscur Hammourabi, les Romains sont les premiers qui ont séparé les règles juridiques des prescriptions religieuses. Chez les anciens Hébreux, la loi dite mosaïque renferme des préceptes d'hygiène, des lois civiles, pénales, des éléments d'instruction civique, d'économie domestique, une cosmogonie; tout cela s'abrite sous l'autorité commune de la révélation. Considérez maintenant les deux termes extrêmes de la série. Au premier degré où toutes les notions sont de même nature, sortent d'une même source qui est la tradition, l'ébranlement que les unes subiront sous la poussée de l'instinct rationnel, va se propager à toutes les autres. Si les circonstances le permettent, il atteindra les confins de l'esprit.

Au dernier degré, comme nos idées modernes sont réparties en groupes tranchés — je serais tenté de dire: en systèmes indépendants, — il peut se déclarer une crise dans l'un de ces ordres sans que la contagion s'étende aux ordres voinsins. A la vérité l'isolement n'est jamais complet. Quand l'agitation devient intense, elle gagne de proche en proche. Voyez, au milieu du XIXe siècle, lors de la querelle du transformisme, la répercussion des discussions scientifiques dans l'ordre des idées religieuses! Cependant on a trop insisté sur la mutuelle dépendance des faits sociaux ou du moins on l'a souvent présentée sous un faux aspect. En ce qui concerne les idées, nous voyons clairement que certaines catégories ont des rapports entre elle et n'en on guère avec d'autres: les idées scientifiques réagissent sur les idées juridiques; les idées esthétiques et les idées morales ont des connexions plus ou moins étroites selon les temps. En second lieu le processus d'évolution diffère sensiblement de groupe à groupe.

Les idées scientifiques évoluent beaucoup plus rapidement que les idées religieuses; les idées esthétiques beaucoup plus vite que les idées morales: par exemple, nous avons vu l'apogée et nous voyons le déclin de l'influence de Wagner. En prononçant ce nom, je pense moins à un compositeur de génie qu'à une domination, à une mode, à une forme du goût qui était, il n'y a pas encore longtemps, générale et presque universelle.

Que peu de temps suffit pour changer toute chose!

Par contre si vous voulez mesurer la force de résistance d'une règle des mœurs, prenez une conception caractéristique de la morale médiévale, l'idée de l'honneur, c'est à dire l'idée qu'il ne faut pas laisser une offense impunie, qu'il convient de la laver dans le sang. Cette conception survit encore et s'atteste dans les faits par le duel, malgré l'égalité civile et l'abolition de la morale de caste, malgré les transformations juridiques de la société, malgré la formation d'une conception de l'honneur toute différente, qui tient au rôle important du commerce et de l'industrie, et qui ne consiste plus, celle-là, à penser qu'il ne faut pas laisser contester son courage, mais à penser qu'il ne faut pas laisser contester son crédit.

Malgré ces causes d'affaiblissement, la conception médiéviale de l'honneur et le duel qui en est le signe subsistent et avec tant de force que parfois elle tient la loi en échec, et qu'en certains pays, s'il est vrai que les officiers sont punis de l'emprisonnement pour s'être battus, il n'est pas moins certain qu'ils seront chassés de l'armée s'ils refusent de se battre.

Il y a donc de nos jours une indépendance relative des divers ordres d'idées. Cette division des fonctions mentales fait que les crises intellectuelles ne sont plus tout à fait dans la civilisation moderne ce qu'elles ont été dans le monde antique. Elles tendent à se localiser. Nous pouvons en quelque sorte examiner à part les troubles de chacune des fonctions de la mentalité, comme les physiologistes étudient à part les troubles de la circulation, ceux de la respiration ou ceux de la digestion. Et de même que les troubles de la respiration ont d'autres conséquences que les troubles de la circulation, de même une crise scientifique aura d'autres effets qu'une crise du goût ou une crise religieuse.

Il y aura, dans chacun de ces cas, désolidarisation, rupture de l'unité morale, dispersion des tendances, puisque c'est là le caractère de toute crise. Mais cela fait une grande différence que la vie générale en soit affectée ou ne le soit pas.

Or l'étude des faits nous conduit, ce me semble, à deux affirmations: la première c'est qu'une crise des idées morales est plus grave qu'une crise des idées scientifiques ou des idées de tout autre ordre; et la seconde, c'est que nous sommes au début d'une de ces crises.

(A suivre.)

LAUSANNE. M. MILLOUD.

□□□

DRAHTLOSE TELEGRAPHIE UND TELEPHONIE.

Ein imposantes Kulturdenkmal unserer Zeit bilden die neuen Verkehrsmittel der drahtlosen Telegraphie und Telephonie. Die vieljährige, ausgedehnte und täglich noch wachsende praktische Anwendung hat den Schleier des Geheimnisvollen, der anfänglich über dieser sensationellen Erfindung lag, auch für den Laien zerrissen. Jeder Gebildete weiss heute etwas von ihr und hat das Bedürfnis, sich ein möglichst vollständiges Bild von ihrer Natur und ihrer Entwicklung zu machen. Diesem Bedürfnis eines weiteren Kreises zu entsprechen, machen sich auch die nachstehenden Mitteilungen zur Aufgabe. Streifen wir zunächst kurz den historischen Entwicklungsgang. Das Fundament unseres Denkmals bilden die klassischen Untersuchungen von Professor Heinrich Hertz über die Ausbreitung elektrischer Kraft. Eine geniale Theorie der grossen englischen Physiker Faraday und Maxwell war vorausgegangen. Gemäss derselben sind die Strahlungen elektrischer Kraft qualitativ nicht von denen des Lichts und der Wärme verschieden; sie beruhen sämtlich auf elektromagnetischen Schwingungen im Weltäther, in dem sie sich mit der gleichen enormen Geschwindigkeit von 300,000 Kilometern in der Sekunde ausbreiten. Die verschiedenen Erscheinungsformen sind nur eine Folge verschieden schneller Schwingungen, das heisst verschieden